

Commentaires

Number 24, July–August–September 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20521ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (24), 21–26.



LA NUIT TRANSFIGURÉE
Rezvani
Seuil, 1986; 22,95 \$

La nuit transfigurée, c'est l'histoire d'un piège, un piège diabolique où les personnages se retrouvent isolés à Isola Piccola, un lieu qu'on a créé pour emprisonner la Beauté, un palais de cristal aux facettes hexagonales, un échiquier infernal. David, Siréna, Douchka, Carel font désormais partie d'un ensemble; ils deviennent les éléments de la folie de Diamond, Missia et Abee, les maîtres d'œuvre de ce projet alchimique. Des chaînes fantômes rivent les protagonistes entre eux, une série de glissements sentimentaux s'effectue, le pouvoir sur la vie se perd.

Diamond, richeissime diamantaire, en réunissant sur son île des créateurs, cherche à retenir la Beauté, à se repaître de l'Art, et à s'attacher David qui incarne la perfection esthétique. Diamond, par ses actes et grâce à son fric, se transmue lui aussi en un prodigieux créateur qui pousse le vice jusqu'à infléchir le destin de ceux qu'il a décidé d'inclure dans sa création. La seule chose qui peut ruiner cet homme: la peur de ne plus désirer. Comme chez l'artiste la peur de ne plus créer.

Au-delà de cette fiction, Rezvani tient un discours sur la création, la folie, la douleur humaine, l'immobilité vécue

par Siréna à travers sa paralysie, sur la passion aussi et l'illusion. L'écrivain laisse écrire le peintre qu'il est d'abord, ce qui donne lieu à de véritables visions, l'écrit se transformant en images très précises. On retient de *La nuit transfigurée* de vagues détails incernables qui parlent à notre sensibilité. *Si on pratiquait une ponction dans cette zone de nos cerveaux — celle qui contient non pas ce que nous sommes dans notre mémoire, mais les bribes accumulées de phrases et d'images disons «étrangères» qui ont, tout au long de notre vie, soulevé notre imagination —, nous aurions la surprise réellement divine de lire et de voir le livre, le tableau qui nous représente précisément* (p. 240).

Susy Turcotte

D'AMOUR ET D'OMBRE
Isabel Allende
Fayard, 1986; 19,95 \$

D'amour et d'ombre, second roman d'Isabel Allende, saisit une dimension particulière de la répression, à savoir cette subtile démarcation où des gens, qu'on dit sans histoire, se retrouvent piégés par l'omniprésence du Pouvoir. Ainsi, en est-il des Flores, Ranquileo, Beltrán et Leal dont le roman vient éclairer la réalité des *disparus*. Récit parcouru de dénonciations et de clandestinité, de pensées tantôt magiques, tantôt stratégiques, de désertion, de résistance, l'écriture enchevêtrée, court-circuite et réussit à porter (en ce sens, elle est euphorique) les motivations riches et complexes d'un pays, d'un peuple. Motivations qui densifient l'état d'exil dans lequel certains aboutissent.

D'amour et d'ombre c'est alors Irène et Francisco forcés à l'exil, en amour, éloignés de l'amour. Parce que leur émotion amoureuse naît progressivement au contact d'actions destinées à prouver, au péril de leur vie, les infamies commises



contre les leurs, leur lien s'en trouve conséquemment plus gravement soutenu, plus près d'une solitude amoureuse discrète, mais vivace.

On aura peut-être l'étrange impression, au cours de la lecture, de ne rien ressentir des personnages et des situations. Il y a pourtant dans ce roman une vigueur, une maîtrise et une patience qui parlent d'elles-mêmes: moins sans doute pour attendre que pour aller au bout de quelque chose qui n'a rien d'une métaphore.

Odette Ménard

LE GOÛT DES ORTIES
Junichirô Tanizaki
L'Imaginaire n° 161, 1986;
11,00 \$
SVASTIKA
Gallimard, 1986; 19,95 \$

La simulation, c'est le phantasme même, c'est-à-dire l'effet de fonctionnement du simulacre en tant que machinerie, machine dyonisiaque.

G. Deleuze

Logique du sens

Dans *Le goût des orties*, un mari indolent hésite entre trois femmes: la légitime qui lui ressemble trop, la prostituée eurasiennne, délicieusement perverse mais intéressée, et O-hisa, la jeune compagne de son beau-père libidineux, un vieillard un

peu ridicule et maniaque dans sa redécouverte de la tradition. Tanizaki laisse une large part à l'autobiographique dans ce roman écrit à un tournant de sa vie et se moque gentiment du vieillard qu'il pressent devenir. Il nous entraîne surtout dans le monde oublié du *bunraku*, ce théâtre de marionnettes sans fils que manipulent des hommes vêtus de noir et en quoi il voit le symbole de l'humanité passionnée; manipulée par un destin invisible et offerte en divertissement à un vieillard malicieux qui en goûte seul le burlesque. Une scène magnifique du livre l'illustre lorsque le vaudeville glisse dans l'assistance où se querellent des spectateurs ivres et enthousiastes. Quant au titre, il vient d'un proverbe: *À chacun selon ses goûts / Certains insectes aiment les orties*. L'ironie est double puisque l'ortie, en l'occurrence, est la femme occidentale, cynique et vulgaire, représentant d'une civilisation qui jette sur toute chose une lumière trop crue — il me semble ici que l'ironie peut devenir triple et se retourner contre Tanizaki.

Prenant la forme d'un long monologue, *Svastika* est l'anamnèse, la confession de l'histoire scandaleuse d'une jeune veuve à un romancier, ce qui donne au récit une résonance exceptionnelle. Prise dans les rets d'une jeune et superbe bisexuelle (Mitsuko), Sonoko est progressivement rejointe dans sa passion par deux hommes, un impuissant et «Mister Husband», son mari. Tous trois hallucinent leur espoir de bonheur dans la beauté rayonnante du corps de Mitsuko dont ils se font fête, qu'ils vénèrent comme une icône et qui les perdra. Le jeu de leurs simulations fera les délices du lecteur: mensonges que chacun devine au moment où il s'y laisse prendre afin de trouver un bref repos dans l'illusion consentie, puis comédie des masques dans laquelle tous se jettent corps et âme, cachant difficilement le plaisir furieux qu'ils en retirent. Mitsuko est une Atalante qui rend malsains tous

TANIZAKI LE GOÛT DES ORTIES

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

ceux qu'elle séduit, les rend plus intelligents aussi en les secouant de leur abrutissement pour les éveiller à la passion totale. Elle dépasse les thèmes de l'amour et de la perversion. Le titre du roman permet de voir en elle une incarnation de l'équivoque ontologique: en elle, jamais le dire et l'être ne coïncident tout à fait et c'est pour ne pas voir les failles de sa beauté que ses amants acceptent humiliations et ignominies.

On découvrira dans ces deux romans les prémisses de *L'éloge de l'ombre*, ce sommet de la réflexion de Tanizaki. S'adonnant aux délices de l'intériorité (et non pas de l'introspection), Tanizaki conçoit l'ombre comme un espace amoureux par lequel on accède à l'intimité voilée des corps et des choses; une ombre de confessionnal où, dissimulé, l'écrivain des secrets de la femme nous chuchote ses méditations sur le désir et la passion.

Christian Desilets

LE PAPE VERT
Miguel Angel Asturias
Biblio n° 3064, 1985; 9,95 \$

Geo Maker Thompson, jeune aventurier américain dévoré d'ambition, est envoyé au Guatemala par une multinationale U.S. afin d'y implanter d'im-

menses bananeraies. Ne reculant ni devant le chantage, ni devant les meurtres en série, il extorque aux paysans leurs terres et parvient à ériger, avec la complicité d'un gouvernement corrompu, un empire commercial dont il est le pape. Mais une ombre plane sur sa vie: Mayari, sa fiancée métisse, préfère s'ophéliser dans le fleuve Motagua plutôt que de renier sa part indienne en épousant un homme aux *mains sales*.

Voix d'un peuple écrasé par l'impérialisme américain, Asturias dénonce ici avec véhémence l'apologie du progrès et de la civilisation qui légitime l'appauvrissement culturel et la mainmise étrangère sur son pays. Toutefois cet engagement ne se résume pas à la seule dimension sociale du roman, il se manifeste aussi dans une nouvelle façon de voir: ce courant d'expression typiquement hispano-américain dont Asturias est l'un des précurseurs. Mais plutôt que de recourir encore une fois aux vocables *réalisme merveilleux* et *baroquisme*, je préfère invoquer, paradoxalement, Flaubert ainsi que les surréalistes, dont Asturias se réclame. De Flaubert, Asturias a bien sûr retenu la valeur rythmique de la phrase, l'art des sonorités, mais surtout ce déploiement d'une intelligence incorporée à la matière: une intelligence qui, se laissant envahir par les légendes indiennes, cherche à devenir le Motagua ou le soleil; intelligence qui se soumet à la puissance d'une nature indomptée, écrasante tout en offrant un abri aux hommes. Ce que ne comprendront jamais les *yanquis*, pas plus que la logique du rêve propre aux Indiens et aux Métis. Cette logique du rêve qu' Asturias a redécouverte dans les antiques textes mayas, il l'a tout d'abord apprise des surréalistes. Mais il nous la livre sans métaphores biscornues, recherchant plutôt les rapprochements inconnus qui, une fois saisis par notre sensibilité, nous séduisent d'évidence.

C'est à travers ce métissage de technique stylistique euro-

MIGUEL ANGEL ASTURIAS LE PAPE VERT



péenne et d'imaginaire hispano-américain que se crée le tragique appel à la réappropriation d'une différence que le lecteur est convié à écouter.

André Lamontagne

LA MALA HORA
Gabriel Garcia Marquez
Grasset, 1986; 18,95 \$

Comme dans *Chronique d'une mort annoncée*, il n'y a pas dans *La Mala Hora* de prologue ou d'entrée en matière: on est, d'emblée et jusqu'à la dernière page, dans la matière de ce roman bref, de plain-pied avec les habitants de ce village sans nom où se situe l'action, au cœur de son ambiance moite et étouffante qui ira s'alourdissant.

La Mala Hora débute comme un fulgurant western-tortilla. À l'aube, César Montero chausse ses éperons, monte en selle et accomplit sa vendetta avant d'être arrêté par le maire-sheriff du village. Ce premier chapitre d'un Garcia Marquez alors à ses premières armes littéraires annonce déjà un fort tempérament romanesque et allie un sens puissant de l'atmosphère à une phrase dense et concise.

Puis, le roman se poursuit un peu comme du Sciascia. Magouilles et grenouillages de notables y ont la part belle, tra-

Ce qu'il faut lire
est en
folio

Yann Queffelec
Le charme noir



Bianciotti
**Le traité
des saisons**



Le Clézio
Désert



aux éditions
GALLIMARD



tics d'influence et tractations de pouvoir sur fond de délations anonymes et de terreur souterraine qui mine le village de l'intérieur comme une gangrène. Le western cède le pas à la fable politico-sociale. Suffocant huis-clos, le village devient une métaphore limpide des régimes d'oppression latino-américains, et son maire *affreux, sale et méchant* le prototype du petit tyran qui ne tient en place que par la violence et la répression.

Mais ce récit court et prenant fascine d'abord par son vivier très riches de sensations, bouffées d'odeurs qui montent de la terre humide, trombes de pluie, touffeur écrasante, relents de pourriture, de même que par le bestiaire inquiétant qu'il convoque en contrepoint de l'animalité des hommes. Des souris qui viennent mourir dans le bénitier de l'église à une vache morte dont la charogne dégage d'atroces vapeurs, la décomposition progresse chaque fois d'un cran et une angoisse sourde étreint autant le lecteur que les protagonistes du roman. Et brusquement, par delà la tragédie grotesque du pouvoir dont il est le théâtre, le village évoque l'image même de l'enfer.

Thierry Horguelin

LA GOUTTE D'OR Michel Tournier Gallimard, 1985; 19,95 \$

Ce livre a été résumé et recensé tant de fois qu'on pourrait presque se croire dispensé de le lire. Mais n'allez pas vous y fier. *La goutte d'or*, c'est tellement plus que l'histoire du bijou qui hante la destinée d'Idriss, tellement plus que la quête de son image emportée par une femme blonde. D'abord, si Idriss, comme bien d'autres avant lui, quitte son oasis, c'est par atavisme. *Parce qu'on leur a appris à marcher trop tôt*. Et puis, aviez-vous réalisé auparavant qu'Oran est une *ville du nord* et Marseille *une ville du sud*?

Le dernier livre de Michel Tournier raconte le voyage initiatique d'un jeune Berbère en France, voyage au cours duquel il ira de découverte en découverte, et nous avec lui. Dans un musée, à Béni Abbès, Idriss entend pour la première fois nommer le Sahara qui chez lui ne porte pas de nom, pas même celui de désert. Dans ce lieu du savoir, il s'entendra expliquer la vie qu'il vivait dans son village. Le sens de la phrase de Jefferson placée en exergue — *Tu es tellement ce que tu parais que je n'entends pas ce que tu dis* — commence à s'éclaircir.

La suite ne fera que confirmer cette première impression. Tous les gens qu'Idriss croise sur son chemin ont quelque chose à lui raconter, à lui apprendre. Pour sa gouverne ou pour rien. On lui montre des photos de famille, on lui raconte la mort d'un général... Parmi ces rencontres hautement significatives se distingue celle d'un cinéaste pédéraste qui donne lieu à la scène la plus loufoque du livre — le tournage de la publicité d'une boisson baptisée Palmeraie — un chef-d'œuvre d'humour noir. On pourra lui préférer la jolie légende du portrait de Barbe-rousse ou le savant exposé sur la calligraphie, science du signe grâce à laquelle Idriss se trouve enfin. Il y en a pour tous les goûts, à telle enseigne que l'on s'étonne qu'un récit formé



d'éléments si divers donne quand même une impression d'unité.

Aux habitués de Michel Tournier et aux autres que le battage publicitaire aura réussi à attirer, ce livre vivant, documenté sans être didactique, écrit dans une langue sobre et poétique apportera beaucoup de plaisir.

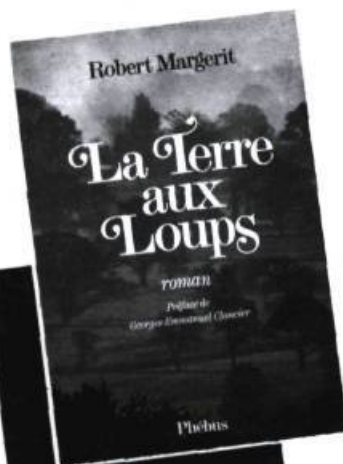
Louise G. Mathieu

LA TERRE AUX LOUPS Robert Margerit Phébus, 1986; 21,95\$

C'est un cas de nuit blanche. Roman historique à mi-chemin entre le drame psychologique et le roman noir, *La terre aux loups* intrigue d'abord, fascine ensuite, et finit par terrifier. Bref, un thriller façon XIXe siècle.

La bataille de Waterloo annonce la fin pour Napoléon et pour tous ces hommes de guerre qui l'ont suivi lors de ses conquêtes. Parmi ceux-là, un jeune colonel, Lucien Montalbert, a du mal à revenir à la vie civile. Il échoue à Lern, domaine familial où il élit domicile en compagnie d'une jeune maîtresse. Celle-ci lui donnera trois enfants; c'est l'histoire de cette famille qui constitue dès lors la trame du roman.





La grande histoire cède donc à la petite, plus poignante. Car nous sommes au milieu de personnages tourmentés sur lesquels pèse une obscure malédiction. Est-ce le fait de cette terre aux loups où l'ancien officier de Napoléon rongé son frein? Une sourde violence émane en effet de ce domaine, étouffant peu à peu ses habitants. La fin du roman ne laisse aucun doute à ce sujet: nous sommes en territoire maudit, peut-être bien en enfer, tout cela pour le plus grand plaisir du lecteur. Mais, comme le suggère la préface, les cœurs sensibles devraient s'abstenir.

Marc Sévigny

LES ÉCARLATES

Juan Muntaner
Le Pré aux Clercs, 1985;
18,95 \$

En deux mots, résumons une des significations premières du titre de ce recueil de nouvelles: TAP, TAP... Et les fesses des petites dames de devenir rouges, rouges, écarlates même.

Bien que Muntaner dédie la première nouvelle du recueil à Mandiargues, à qui il emprunte le «je-ne-sais-quoi» de trouble et de mystérieux des atmosphères, sans oublier le sens du scénario qui sied si bien aux nobles actes, tout en présidant imman-

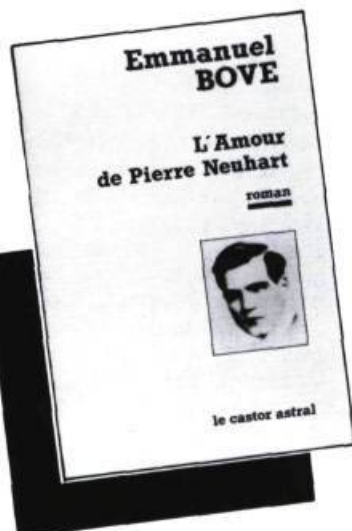
quablement les pires bassesses, il ne faudrait pas manquer d'y voir également le brin de moquerie de Sade, ni ses grands élans profanateurs de la vertu. Mais plus étonnant encore serait que l'auteur n'ait pas lu *Éloge de la fessée* de Jacques Serguine; ou qu'il ne souscrive pas à la définition de la perversion que nous sert Pascal Bruckner dans *Lunes de fiel* (*La part civilisée de l'érotisme*).

Quoi qu'il en soit, Muntaner resitue l'érotisme dans une perspective plus juste, soit celle d'une *morale sociale*, sorte de soupape de sûreté garantissant la cohésion du corps social, pour autant qu'il favorise les ébats des corps physiques qui le composent! Quant à la perversion — si tant est qu'elle existe! —, elle permet à cet autre, en chacun de soi, de vivre le rêve d'un imaginaire débridé, sans entraves, dans l'illimité...



Il importe de noter dans ces nouvelles la présence d'humour, qu'il faudrait situer quelque part entre la perversion et l'érotisme... Toujours est-il qu'il permet de se payer la tête de quelques personnages détestables, dinosaures et militaires, et qu'après tout... il faut bien trouver un peu de temps pour s'amuser!

Alain Lessard



L'AMOUR DE PIERRE NEUHART

Emmanuel Bove
Castor astral, 1986; 15,25\$

Depuis 1983, pas moins de cinq livres d'Emmanuel Bove ont été publiés (quatre rééditions et un inédit). C'est chez Flammarion qu'ont paru, en 1977, les premières rééditions: *Mes amis* et *Armand* (publiés initialement dans les années 20), que l'on considère, à juste titre, comme étant ses chefs-d'œuvre. Depuis, les livres de Bove connaissent un succès considérable, principalement en Europe.

L'amour de Pierre Neuhart, la toute récente publication, est caractéristique des meilleurs livres de Bove. Il s'agit de la rencontre entre un homme dans la trentaine (Pierre Neuhart) et une jeune fille de 17 ans. Peu de temps après, elle va habiter chez lui avant de le quitter quelques mois plus tard. Viendra ensuite la déchéance de Pierre qui ne peut supporter cette séparation. L'amour, ici, sera un autre moyen choisi par Bove pour parler à la solitude, cette même solitude qui domine son œuvre entière. Le protagoniste de Bove est généralement timide, fragile, c'est un marginal à la recherche de la considération d'autrui, d'une présence avec laquelle il voudrait partager un moment. De ses pensées se dégage un voile de tristesse qui



commentaires

servira de toile de fond au récit. Une tristesse qui s'entremêle à la douceur du style aux phrases courtes et discrètes.

Rien ne semble moins actuel que ces thèmes qu'aborde Emmanuel Bove avec une simplicité émouvante. Sans doute aussi devons-nous voir là les raisons de cet intérêt grandissant qu'on lui porte. Son œuvre témoigne de cette originalité qui annonce la postérité. Elle mérite d'être reconnue.

François Ouellet

homme, baise comme il vit: il prend, à pleines mains, pour en tirer et se donner au maximum, sans calcul ni planification même si ça craque dans les encoignures. Il trébuche, se relève et refonce. Quoi qu'il adienne de Manuel, les personnages qui le côtoient continueront de vivre, d'évoluer: il n'est pas le pivot central essentiel à leur univers et ils manœuvrent différemment de lui, à distance variable selon les circonstances.

Je ne veux pas résumer pour vous laisser le plaisir de la découverte. Je veux bien être plié en huit dans le sens de la longueur, comme dirait Bob Morane, si ce roman, judicieusement publié en début d'année, ne remporte pas quelque prix à la rentrée.

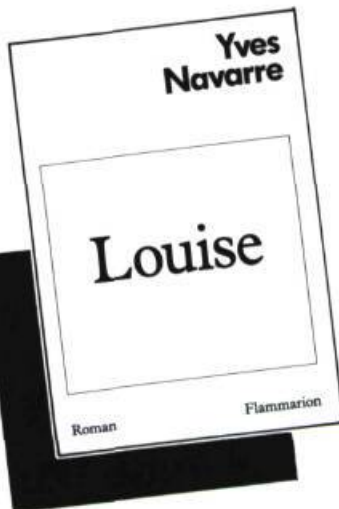
Claude Régnier

LOUISE

Yves Navarre
Flammarion, 1986; 17,25\$

J'ai d'abord été déroutée par *Louise*. C'était, à n'en pas douter, le récit de l'urgence de dire, empêchée par les circonstances et surtout par les gens, mais je ne réussissais pas à m'attacher à l'héroïne un peu trop désincarnée. C'est alors que me vint l'idée de lire *Biographie*, l'autobiographie d'Yves Navarre, son plus beau roman à ce qu'on dit. Là tout devint lumineux. Si Flaubert pouvait dire «Madame Bovary, c'est moi», Louise c'est Yves Navarre à n'en pas douter. Tous les deux font le projet de tout dire: «je veux, ici, écrire de moi ce que d'autres ont caché en écrivant» écrit Louise, et tous deux sont empêchés par un entourage qui craint le scandale. Dans un cas, il suffit de taire les noms, maquiller les circonstances, dans l'autre cacher la clé du tiroir qui contient la clé d'un autre tiroir qui...

Yves a plus de chance que Louise: il n'est pas complètement empêché de dire. Louise



est muselée, dépossédée, bannie. On l'amène en maison de repos où elle ne risque plus de nuire. Tout comme Nelligan dont on commence à croire qu'il n'était pas fou mais que tout simplement il gênait son entourage.

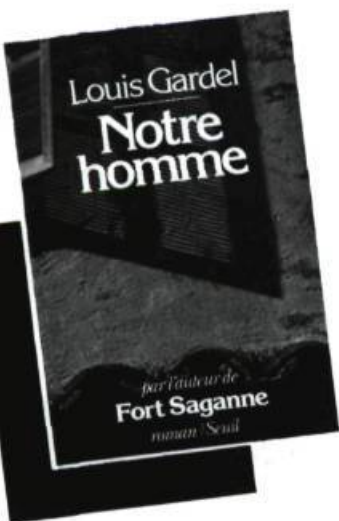
Ce n'est que cela, *Louise*, en définitive. L'histoire d'une femme qui vit dans ses souvenirs, dans son écriture et que les événements extérieurs touchent peu si ce n'est pour les reformuler dans ses cahiers. Il y a dans ce livre, comme dans *Biographie*, un personnage qui préfère «faire le mort» au bridge. Au delà de l'image, il y a une attitude de retrait qui est la meilleure façon de ne pas avoir mal.

Louise G. Mathieu

UN JARDIN EN ALLEMAGNE

Georges-Arthur Goldschmidt
Seuil, 1986; 16,95\$

Ce récit témoigne d'une enfance, celle d'Arthur, et d'une société, l'Allemagne de 1937-38. Arthur est coupable. Peu importe de quoi, il doit apprendre à être ce coupable et en assumer la honte. Coupable d'avoir un corps. Coupable d'être un enfant. Coupable en plus d'être juif, au mauvais temps, au mauvais lieu. Du tréfonds de ses souvenirs, tout semble porter la marque du des-



NOTRE HOMME

Louis Gardel
Seuil, 1986; 19,50 \$

Explorer un nouveau roman procède parfois du même rite que dégraffer le corsage d'une nouvelle blonde ou détacher la braguette d'un nouveau chum, surtout dans ce que le geste implique de quête du mystérieux, du merveilleux, du plaisir recherché, de la nostalgie d'expériences parfois amères certes mais combien exaltantes d'autres fois: toute une gestuelle à réinventer sans cesse pour partir à la découverte d'un monde complexe qui ne demande qu'à être apprivoisé, tout doucement.

Confucius aurait dit: «L'homme baise comme il mange». Manuel, notre





tin du jeune Arthur: les meubles, les corps, les visages, le paysage en fuite, le sol qui s'effondre, parfois... L'Allemagne nazie est en marche et ce, depuis déjà longtemps.

Le regard narratif, qui se veut externe et objectif, pénètre celui de l'enfant, le rejoint — combien d'années plus tard? — et la surimpression confère le pouvoir de comprendre, de toucher enfin au réel. La thérapie par l'écriture, livrée à l'onirisme, au flou, au malaise, et qui nous amène en des lieux impossibles, ceux d'un personnage incapable d'habiter son corps, obsédé par la peur de se perdre. Et le lecteur se perd avec lui.

Georges-Arthur Goldschmidt, qui a traduit en français plusieurs ouvrages de Peter Handke, emploie ici une écriture dépouillée, cinématographique, où le moindre détail participe au témoignage. Une photographie plus psychologique qu'historique. L'objet et la mémoire. Le positif et le négatif de l'image. L'exorcisme. Un récit étrange et troublant, basé sur des événements étrangement réels. Trop de culpabilité, peut-être?

Norbert Latulippe

JOURNAL PARTICULIER 1933

Paul Léautaud
Mercure de France, 1986;
19,95 \$

Particulier, ce journal de l'année 1933 l'est à plus d'un titre, tant par la nature des propos, que le langage cru qui y est utilisé. C'est une production qui se situe en marge du *Journal littéraire* qui, lui, est publié en 19 tomes.

Dans le *Journal particulier*, Léautaud emploie un langage à première vue obscène et qui frise le machisme. Sa passion des animaux, veut-on nous faire croire, n'est que le signe extérieur et apparent d'une misanthropie qui inclurait, forcément, la misogynie. La lecture du *Journal particulier* lève le voile sur cette partie du mythe Léautaud. Ajoutons que le travail de présentation et d'annotation effectué par Edith Silve y est pour beaucoup et que le lecteur du *Journal* y gagne en ne s'en tenant pas exclusivement au texte de Léautaud.



«Je suis encore bien fou pour un homme dans sa 62^e année. Je me dépêche de dire que je ne suis fou que par les sens.» En 1933, Léautaud rencontre Marie qui a 20 ans de moins que lui et ils deviennent amants. Si Léautaud n'est pas misanthrope, il a du moins

effectué une coupure d'avec le monde; une sorte d'enfermement en lui-même l'empêchait d'aimer jusqu'à sa rencontre avec Marie. Débute alors le récit d'une relation intime avec une femme, dont il dit ne pas aimer le corps: «Aussi grosse en haut qu'en bas. Un gros boudin.» Puis, il lui trouve des côtés charmants et avoue finalement qu'il avait «mal vu». Alors, le «cru» du langage — l'obscénité, diraient certains — ne peut plus masquer le retour de l'émotion qui s'y cache.

Ce n'est pas la moindre particularité de ce journal d'associer le «cru» au tendre, ou comme diraient d'aucuns à la tendresse et à l'amour!

Alain Lessard

LETTRES PARISIENNES Leïla Sebbar et Nancy Huston Barrault, 1986; 24,50 \$

Paris, 1970. Deux femmes se rencontrent au hasard de réunions féministes. La revue *Sorcières*, les *Cahiers du GRIF*... l'exil et l'écriture les rapprochent. Treize ans plus tard, par le biais d'une relation épistolaire, elles partiront à la recherche de la signification du mot *exil*, laborieusement, dans la douleur souvent, même s'il s'agit d'un choix effectué dans des conditions plutôt favorables.

Leïla Sebbar, francophone et née en Algérie; Nancy Huston, anglophone et née en Alberta. Toutes deux partagent entre elles quantité d'anecdotes sur leurs passés respectifs, le féminisme, l'écriture, l'Algérie, le Canada, les Américains, les femmes «institutrices, guerrières et putains»... toutes réflexions spontanées au fil de lettres bien articulées.

Intéressants aussi la progression, l'approfondissement de cette notion d'exil qui finira par envahir leur quotidien tout entier. Les premières lettres semblent servir de prétexte,



malheureusement, alors que l'on assiste par la suite aux diverses phases qui jalonnent leur cheminement: nostalgie, agressivité, douleur extrême, et enfin sérénité (du moins pour Nancy Huston). Les quatre dernières lettres sont particulièrement vibrantes.

Suzanne Gagné

NOUVEAUTÉS

Les aventures de Hadji Baba en Angleterre

James Morier
Phébus; 25,95 \$

Les sorcières d'Eastwick

John Updike
Gallimard; 24,95 \$

Pierrot femelle

Marie-Claude Beineix
Stock, 22,00 \$

Les deux sacrements

Heinrich Böll
Points n° R-238; 5,25 \$

Le bonheur fou

Jean Giono
Folio n° 1752; 11,25 \$

Nuée d'oiseaux blancs

Yasunari Kawabata
10/18 n° 1766; 7,50 \$

Le père d'un assassin

Alfred Andersch
Gallimard; 15,95 \$

Croisière du Snarke

Jack London
10/18 n° 1764; 8,50 \$

Le bel âge de Miss Brodie

Muriel Spark
Laffont; 10,25 \$